

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

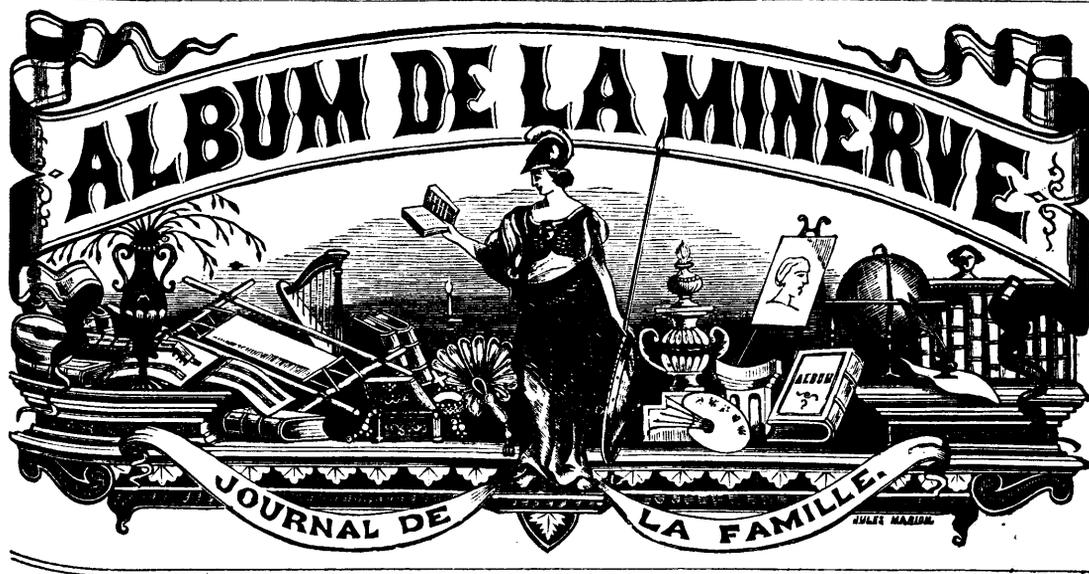
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

Demeuré seul, le vieillard alla s'asseoir sur son escabeau, et là, mille pensées contraires se heurtèrent dans son cerveau affaibli. Il songeait en tremblant au scandale qui résulterait des événements de la nuit; puis il voulait aller trouver le fils du duc, lui confesser tout et exiger réparation; il espérait par moment que l'amour de ce jeune homme l'emporterait sur tous les obstacles qui l'effrayaient, et qu'Alice deviendrait sa femme; et bientôt le souvenir du vieux duc se dressait devant lui, et il se disait que tout l'orgueil de ce vieillard se soulèverait d'indignation à l'idée qu'une fille sans nom, qu'une fille illégitime voulait entrer dans sa noble et ancienne famille.

—Que faire? murmura-t-il enfin: courber la tête, se taire et pleurer! ne pas se venger quand le fiel déborde du cœur! ne pas pouvoir seulement exiger réparation.

En ce moment un homme enveloppé dans un manteau ouvrit la porte, s'approcha du vieillard qui ne l'entendit point, absorbé qu'il était dans son morne désespoir, lui mit légèrement la main sur l'épaule; le fou se retourna lentement, sans témoigner aucune surprise, et regarda l'étranger.

—Qui êtes-vous? lui dit-il.

—Un voyageur.

—Que voulez-vous?

—L'hospitalité.

Le vieillard se leva.

—Vous l'aurez, jeune homme.

—Pour quelques heures seulement.

—Vous venez de loin sans doute.

Le jeune homme parut un instant sortir de ses rêveries, et, à son tour, se tournant vers celui qui l'interpellait, lui répondit:

—J'ai quitté ce matin le Puy-de-Dôme, et dans trois jours, au plus tard, j'aurai quitté l'Auvergne.

Le vieillard le regarda avec surprise, et s'approchant de lui:

—Vous êtes étranger en ce pays, n'est-ce pas? lui dit-il.

Le jeune homme le regarda à son tour avec surprise, et sembla écouter l'accent avec lequel ces paroles avaient été prononcées, longtemps après que le silence les eut remplacées; puis il l'examina des pieds à la tête: on eût cru à le voir qu'il cherchait à deviner quelque chose dont le sens lui était encore caché; tout à coup il se plaça devant le vieillard, et lui prenant la main:

—Vous êtes Allemand, mon brave, lui dit-il: n'est-il pas vrai?

J'allais vous en dire autant, jeune homme, répondit le vieillard.

Il se fit encore un silence.

L'étranger le rompit bientôt.

—Vous vous êtes fixé dans cette contrée? dit-il.

—Et vous, vous retournez dans la vôtre?

—Je ne sais.

Le fou le regarda encore, mais avec plus d'intérêt que de curiosité cette fois; le jeune homme ne le remarqua nullement et continua bientôt:

—Dites-moi: beaucoup de voyageurs passent dans cette partie de l'Auvergne, n'est-il pas vrai?

Le vieillard fit signe de la tête que oui: et ses yeux inquiets ne quittaient pas] d'une minute le jeune homme.

Celui-ci reprit:

—N'auriez-vous point remarqué une pauvre femme, par hasard?

Le vieillard le regarda plus attentivement encore;

—ses yeux exprimaient l'espérance et l'étonnement ;
—cependant il ne répondit pas à cette question.

—Une pauvre femme âgée d'environ trente-cinq ans, continua l'étranger.

Le vieillard ne put comprimer un violent mouvement de surprise.

—Je devais la joindre ici, dit le jeune homme, et malgré tous mes efforts je n'ai pu la trouver.

—Elle est Allemande ? répondit le fou.

—Oui, mon brave.

—Et elle a une fille ?

L'étranger à son tour ne put se défendre d'un mouvement de surprise.

—Oui, fit-il : mais qui peut... ?

—Elle s'appelle Marguerite, continua tranquillement le vieillard.

Le jeune homme regarda le vieillard avec stupéur et anxiété.

—Et vous, vous vous nommez...

—Je me nomme... ?

—Enrich.

—D'où savez-vous mon nom ?

—Dieu vous envoie ici, jeune homme, Dieu vous envoie ici, dit le vieillard ; soyez le bienvenu.

—Comment cela ?

—Une jeune fille a été compromise lâchement par un noble, et il faut satisfaction ou réparation, reprit le vieillard d'une voix solennelle : si ce noble ne vous fait point réparation, vous demanderez satisfaction, car je suis trop vieux pour l'exiger, moi, et vous l'obtiendrez, vous, jeune homme !

—Moi ? dit Enrich dont l'étonnement était plus grand.

—Vous, répondit le vieillard ; vous, car cette jeune fille dont je vous parlais se nomme Alice.

Enrich recula.

—Alice ! s'écria-t-il ; Alice !

Puis il reprit bientôt :

—Mais qui donc êtes-vous ?

—C'est au nom de Marguerite que je vous parle, jeune homme.

—Conduisez-moi, vieillard, auprès de l'homme qui a compromis Alice, dit avec force Enrich.

—En ce moment toute entrevue serait inutile, répondit le fou, car ce jeune homme est blessé ; mais dans quelques jours il sera rétabli, et dans quelques jours je vous conduirai devant lui.

—Dites moi alors où est Alice.

—Vous la verrez ce soir.

—Et jusque-là que faut-il faire ?

—Jusque-là, inconnu pour tout le monde en ce pays.

—Pour tout le monde ?

—Oui.

—Et dans quel but ?

—C'est au nom de Marguerite que je vous parle, —et Marguerite est sa mère ; —de plus, vous savez ce qu'elle vous a promis.

—J'obéirai, vieillard.

—Maintenant, il faut nous quitter, jeune homme ; parcourez ces montagnes et réfléchissez à tout ce que je vous ai dit.

Il se dirigea vers la porte de sa chaumière, l'ouvrit, fit signe à Enrich de sortir ; celui-ci sortit en silence ; le vieillard lui tendit la main, que le jeune homme serra ; puis ils se regardèrent tous deux.

—A ce soir, dit le fou.

—A ce soir, dit Enrich.

XVIII.

Longtemps après le départ d'Enrich, le fou était encore debout sur le seuil de sa porte ; il repassait dans sa pensée tous les événements survenus depuis la veille, et par moment courbait la tête, mais avec résignation et sans aucune plainte. L'arrivée du jeune homme dont Marguerite lui avait parlé le matin, lui semblait un secours du Ciel miséricordieux ; ce jeune homme aimait Alice, et son amour lui était un garant de l'éclatante réparation que l'honneur de sa petite-fille allait obtenir. Puis il songea bientôt que, dans ce duel inévitable, ce jeune homme pourrait succomber, victime de sa générosité, de son dévouement, et cette pensée le consterna ; car alors Alice n'en serait pas moins déshonorée. Il résolut de retourner chez le duc de Morand, et de ne point sortir de son château qu'il ne l'eut rencontré. Il prit son bâton, décrocha ses pistolets, les cacha dans sa poitrine, ouvrit la porte de sa cabane et se mit en route.

Pendant ce temps, tout était en rumeur au château de Morand ; des médecins avaient été appelés, et après avoir examiné la blessure d'Arthur, l'avaient déclarée fort peu dangereuse ; le vieux duc assis près du lit où son fils était placé le regardait avec inquiétude ; du reste, aucun signe de désespoir n'apparaissait sur son front pâle et sévère, aucune larme n'avait coulé de ses yeux ; il avait craint un instant que l'héritier de son nom illustre ne lui fût enlevé, mais il n'avait pas songé à son enfant. C'était un de ces anciens gentilshommes, comme on en voyait beaucoup autrefois, qui n'aiment dans leurs enfants que les continuateurs de leurs titres et de leur noblesse, mais qui n'éprouvent aucun autre sentiment ; — ce n'était pas son fils unique qu'il avait eu peur un instant de perdre, il avait tremblé pour son nom qui devait s'éteindre si Arthur mourait.

La colère bientôt remplaça la terreur ; — tout son orgueil se souleva d'indignation en pensant qu'une intrigue obscure avait failli lui coûter la vie de son fils, et il jura de se venger ; mais comment, et sur qui ? Il regretta alors le temps passé : — autrefois il eût pu faire jeter dans un cachot profond le misérable qui avait osé blesser son enfant ; mais aujourd'hui son ressentiment était inutile.

Arthur venait de s'endormir, et le vieillard, rassuré complètement, sortit de la chambre et alla s'enfermer dans son cabinet, sans renoncer toutefois à ses projets de vengeance.

Le fou en ce moment venait d'atteindre la longue avenue déserte qui conduisait en ligne droite au château de Morand ; et en ce moment aussi, Enrich, qui par hasard s'était dirigé de ce côté, aperçut le vieillard ; il le suivit lentement, en prenant garde toutefois d'être vu ; après une demi-heure de marche, le fou entra dans le château, et Enrich le vit entrer.

—Où peut-il aller ? se demanda-t-il.

Et après un silence, et quand le vieillard eut disparu :

—Attendons, se dit-il.

Il gravit un rocher, s'assit dessus, et songea à Alice.

Le duc de Morand était encore dans son cabinet, lorsqu'un valet frappa à la porte.

—Que me veut-on ? dit le duc avec aigreur.

—Monseigneur, le fou demande à vous parler.

—Je n'ai pas le temps de le recevoir, répondit le valet.

Le valet se retira et vint rendre cette réponse au fou, qui attendait avec anxiété.

—Mais lui avez-vous dit que je voulais le voir, interrompit-il avec chaleur ; le lui avez-vous dit ?

—Monseigneur est occupé.

—En ce cas, je ferai ma commission moi-même.

Et il monta le vestibule.

—Vous ne pouvez ..

—Et qui donc m'en empêcherait ? je veux parler au duc et je lui parlerai.

Il s'élança rapidement sur les marches, traversa plusieurs pièces, repoussant violemment le valet qui voulait l'arrêter, puis arriva jusqu'à la chambre où s'était renfermé M. de Morand.

Il frappa.

—Que me veut-on encore ? s'écria le duc d'une voix irritée.

—Il faut que je vous parle, monseigneur, répondit une voix calme mais ferme.

Le duc frappa du poing sur une table, et ses yeux devinrent brillants ; il s'approcha de la porte.

—Et moi, reprit-il, je n'ai pas le temps de vous répondre.

—Monseigneur, vous m'ouvrirez, ou, je vous le jure, je briserai votre porte.

Le duc crut rêver en entendant ces paroles.

Et le fou répéta paisiblement :

—Oui, monseigneur, je briserai votre porte.

Le vieillard terrifié, et tremblant de colère, ouvrit brusquement la porte de son cabinet.

—Savez-vous à qui vous vous adressez ? dit-il en le regardant avec hauteur.

—Au duc de Morand ! répondit le fou en se découvrant.

—Oubliez-vous que je puis vous faire chasser de mon château ?

—Je le sais, monseigneur.

—Et cependant, vous n'avez pas craint de m'irriter ?

—A tout prix, je voulais vous parler, monseigneur, et vous m'avez poussé à bout par vos refus.

Le duc le regarda encore, puis, après un instant de silence, lui dit avec douceur.

—Entrez.

Le fou entra.

Le duc referma la porte, et alla s'asseoir sur un immense fauteuil de velours.

Le fou resta debout.

—Que me vouliez-vous donc ? dit M. de Morand.

—Vous connaissez madame Warner ? répondit le fou avec calme.

—Pourquoi cette question ?

—Vous la connaissez !

—Oui ; après.

—Votre fils a compromis sa fille, monsieur le duc.

—Qu'est-ce que cela me fait à moi ?

—Vous approuvez donc la conduite de votre fils, monseigneur ?

—Mon Dieu, cela m'est parfaitement égal ; mais

ce qui ne me l'est point, c'est que mon fils ait été blessé.

—Comment ! il s'agit de l'honneur d'une pauvre enfant, du repos d'une femme, et vous en parlez aussi froidement, monsieur le duc ! Votre fils a été blessé légèrement, et dans quelques jours il sera rétabli ; mais cette jeune fille a été compromise, et la réputation blessée ne se guérit pas si vite qu'un coup de feu dans la poitrine, monseigneur ; et puis, croyez-vous donc que le déshonneur s'accepte sans désespoir ni larmes ? Pensez-vous donc que la mère de cette enfant déshonorée, oui, déshonorée aux yeux du monde par votre fils, puisse être heureuse désormais ? Plus de bonheur, plus de repos ; mais la douleur, mais la honte ! Et cette jeune fille, que deviendra-t-elle ? Croyez-vous qu'elle puisse demeurer près de sa mère ? Non, car la présence de sa mère serait pour elle un éternel reproche ! Je les ai connues paisibles et fortunées toutes deux, monsieur le duc ; jamais enfant ne fut aimé davantage par sa mère, jamais aucune mère ne fut plus aimée par son enfant ; puis votre fils est venu, et il a tout détruit, tout anéanti.

Ici le duc ne put retenir un mouvement d'impatience ; le fou le remarqua, et continua cependant d'une voix douce et suppliante :

—Toutes deux n'espèrent plus qu'en une seule personne ; cette personne a le pouvoir de réparer le mal qu'un autre a causé, et d'un met fermer la blessure qui saigne ; n'est-ce pas qu'elle ne verra point d'un œil insensible les larmes que répandent deux pauvres femmes ? N'est-ce pas qu'elle mettra de côté tout orgueil, toute fierté, qu'elle sera leur appui, leur providence ? N'est-ce pas, monseigneur, que vous accorderiez la réparation qu'elles osent attendre de vous ?

—Et quelle est cette réparation ? demanda le duc.

—Votre fils aime Alice, monseigneur.

Le duc se leva.

—Jamais, jamais ! dit-il avec hauteur.

Le fou le regarda avec calme.

—Et pourquoi ? reprit-il.

—Mon fils ! un Morand devenir l'époux d'une mademoiselle Warner ! allons donc ! ..

—Mais, monseigneur, pensez-vous donc qu'un noble soit pétri d'un autre limon que le reste des hommes ? interrompit le fou en s'animant un peu.

—Assez, assez ! vous dis-je.

—Mais, monseigneur, la noblesse est un peu passée de mode aujourd'hui, continua le fou ironiquement ; elle a beaucoup perdu de son prix depuis trente ans ; une bonne action ne perdra jamais de sien : soyez généreux.

—Quel intérêt si grand prenez-vous donc à ces deux femmes ? répliqua le duc.

Le fou ici baissa la tête.

—Je ne plaide ici que la cause de la justice, répondit-il avec douceur.

—Et moi, celle de mon honneur, interrompit M de Morand avec orgueil.

Il fit un pas vers la porte comme pour sortir ; le fou le saisit violemment au bras, et le regardant avec colère :

—Nous n'avons pas fini, duc, s'écria-t-il : nous n'avons pas fini.

Le duc le regarda à son tour avec mépris, et tirant sa bourse :

—Que voulez-vous? répondit-il: est-ce la pièce d'argent que j'ai coutume de vous donner?

—Pas d'insulte! pas d'insulte, monseigneur! interrompit le fou dont le regard était enflammé de ressentiment.

Le duc contracta ses lèvres et sourit.

—Et que feriez-vous?

Le fou se plaça devant lui, et le forçant à baisser les yeux :

—Ce que je ferais? dit-il: je vous dirais d'abord qu'il n'y a plus de mendiant ici, mais un homme de votre rang, un noble comme vous, monseigneur! ayant eu des titres comme vous en avez; ayant possédé autrefois plus de terres que vous n'en possédez maintenant; ayant compté plus de vasseaux que vous n'en avez jamais compté! Puis je vous dirais encore que cette jeune fille à laquelle je porte un si grand intérêt est ma fille; oui, ma fille! — et de plus j'ajouterais que vous ne partirez pas d'ici que vous n'avez consenti à ce que votre fils l'épouse.

Le duc se prit à rire aux éclats.

—Mais vous avez perdu la tête, répondit-il: vous, père de cette jeune fille?

—Son aïeul, duo.

—Vous, noble! vous, possesseur de terres, de vassaux!...

—Et pourquoi pas? — Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit, continua le vieillard, répondez-moi: ma noblesse une fois prouvée, consentirez-vous à cette union?

Le duc le regarda avec dédain.

—Etes-vous chevalier de plusieurs ordres? lui dit-il enfin.

—Non.

—Etes-vous duc?

—Non.

—En ce cas, point de mariage.

—Mais ces ordres dont vous êtes si fier n'existent plus que dans le souvenir de quelques ennemis de la France, monsieur, dit le fou. Quant à ce titre de duc dont vous faites jactance, quatre-vingt-onze l'a aboli avec tous les autres; et vous auriez droit encore de le porter, que je croirais qu'un baron allemand, fût-il mendiant, fût-il exilé même, vaut bien un émigré obscur.

—Monsieur!...

—Je maintiens mes paroles, duc.

—Et moi les miennes!

Le baron de Wiedland ferma la porte au verrou, puis s'approchant du duc de Morand :

—Puisque vous ne voulez pas me faire réparation, murmura-t-il, vous allez me donner satisfaction, et cela, ici, sur l'heure!

—Moi!

—Nous sommes du même âge tous les deux, continua le baron; tous deux nous avons des cheveux blancs; notre main à tous deux est tremblante, et notre vue affaiblie; si nous ne sommes pas égaux en noblesse devant les hommes, nous sommes égaux en faiblesse devant un duel.

Et ouvrant sa large veste, il en tira les pistolets qu'il avait apportés, et les plaça sur la table devant le duc, qui fit un second mouvement pour se diriger

vers la porte; mais le baron le prévint, et se plaçant entre lui et la muraille :

—Vous ne partirez pas, continua-t-il, vous ne partirez pas!

Puis souriant avec dédain à son tour :

—Auriez-vous peur, monsieur le duc?

Celui-ci ne répondit pas.

—Mais c'est un vieillard qui vous provoque, répliqua le baron de Wiedland; et levant la main sur M. de Morand: C'est un vieillard qui vous insulte.

Le duc devint pâle de rage.

—Des armes! des armes! cria-t-il.

—A la bonne heure donc, dit son adversaire.

Et tirant de sa veste de la poudre et des balles, il chargea froidement les pistolets; puis, quand ils furent chargés, il les présenta au duc.

—Pas ici, dit ce dernier.

—Ici même, répondit le baron: dépêchez-vous!

—Soit, murmura M. de Morand.

Il prit un pistolet, et alla se placer à quinze pas environ du baron.

—Une dernière fois encore, refusez-vous, dit-il, de consentir à cette union?

—Je refuse, répondit l'inflexible vieillard.

—Oh! Raphaël! Raphaël! pensa le baron; tu me l'as prédit autrefois, et ta prédiction s'est réalisée; je t'ai repoussé, moi noble, et un plus noble que moi me repousse à son tour.

Et s'adressant au duc :

—Eh bien donc! à la grâce de Dieu.

Il tendit le bras, l'ajusta; le duc demeura immobile. Le baron déjà pressait de son doigt la détente, lorsque l'on ouvrit avec fracas une porte placée à gauche; madame Warner entra précipitamment suivie de Marguerite, et courut tomber aux genoux du duc.

—Ma fille, ma fille! monsieur; rendez-lui l'honneur, s'écria-t-elle en pleurant.

—Votre fille! répondit le duc de Morand en souriant cruellement.

—Des armes! dit Marguerite en se jetant au cou de son père: oh! mon Dieu, que s'est-il passé ici?

—Pitié pour mon enfant! continua madame Warner en embrassant une des mains du duc.

—Votre enfant! reprit encore celui-ci; vous voulez rire, madame?

Madame Warner demeura atterrée; puis se tournant vers Marguerite, elle la vit se cacher le front dans ses mains, et elle devina tout. Le duc ouvrit la porte du fond et sortit lentement. Puis, revenant bientôt sur ses pas :

—Monsieur, dit-il au baron de Wiedland en lui serrant le bras: monsieur, nous nous reverrons.

Et il s'éloigna.

Madame Warner se leva avec effort et s'approchant de Marguerite qui était demeurée près de son père :

—Oh! madame, dit-elle d'une voix affaiblie, vous avez perdu mon enfant, et cependant vous m'aviez promis de ne jamais révéler à qui que ce soit sa naissance; à présent que deviendra-t-elle?

Marguerite tenait toujours son visage dans ses mains et n'osait répondre.

—Oh! c'est bien mal, continua madame Warner: et moi qui avais cru à votre parole!

Elle se dirigea à son tour vers la porte ; Marguerite courut après elle, et la retenant doucement :

— Mais vous l'aimez donc toujours ? murmura-t-elle.

— Si je l'aime ? Mais je donnerais ma vie pour la sienne ; mais je préférerais mourir plutôt que de la voir flétrie ! Oh pourquoi avez-vous parlé ? Le duc sans doute aurait consenti...

Marguerite s'agenouilla.

— Madame, interrompit-elle, je réparerai tout.

— Mais le duc de Morand rejettera cette union après le scandale d'aujourd'hui ; et chacun, croira mon enfant criminelle.

En ce moment on ouvrit la porte.

Un homme entra.

— Chacun excepté moi, madame, dit Enrich en s'avancant vers madame Warner stupéfaite.

Le baron de Wiedland, qui jusqu'à présent avait écouté en silence, s'approcha et prit la main droite d'Enrich qu'il pressa dans la sienne ; Marguerite se traîna jusqu'à lui, et, lui prenant la main gauche, la couvrit de larmes et de baisers.

— Dieu nous entende et nous ait en pitié ! murmura madame Warner.

XIX.

Après être sortie du château de M. Morand madame Warner marcha longtemps sans but, au hasard ; il lui semblait à chaque instant que, trop faible pour supporter tant de traverses inattendues, sa tête se brisait ; puis, une violente exaltation s'empara de son esprit, et elle crut qu'elle allait devenir folle ; mais cette terrible pensée, loin de l'effrayer, lui souriait au milieu de son désespoir ; être fou, ce n'est ni vivre ni souffrir, c'est être insensible, c'est mourir intellectuellement ; — et la vie lui était tellement à charge, que perdre la raison lui parut en ce moment un bienfait céleste.

— Oh ! rendez-moi folle, mon Dieu ! pensait-elle, et je vous bénirai.

Elle marcha pendant plusieurs heures, et pour la première fois de sa vie, cette femme si faible, si habituée à une heureuse existence, n'éprouva aucune fatigue, aucun besoin de repos. — C'est que, lorsque l'âme souffre, rien n'a prise sur le corps, rien ne peut le briser ; l'âme vit seulement, le reste est anéanti.

Tout à coup elle s'arrêta involontairement et demeura immobile ; devant elle était un abîme immense, à droite et à gauche des ravins profonds, — elle regarda sans pâlir et se souvint. Une affreuse idée lui vint, mais elle la repoussa bientôt ; — elle voulait vivre encore pour sa fille, et elle reprit lentement le chemin par où elle avait passé, mais ce ne fut point sans éprouver des vertiges. — Tous ces rochers escarpés et déchirés, toutes ces profondeurs redoutables sur lesquelles elle planait, et le vent qui commençait à se déchaîner et hurlait dans les gouffres, tout cela tourbillonna devant elle ; il lui sembla qu'un bras invisible cherchait à l'entraîner et à la précipiter du haut de son rocher ; elle ferme les yeux et recommanda son âme au Seigneur.

Quand elles les rouvrit, le vertige avait cessé et elle poursuivit sa route.

Nous avons abandonné Alice au moment où elle

venait de s'enfuir de la cabane du pauvre fort ; à peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle s'aperçut que Marguerite la suivait ; elle marcha plus vite, et, tournant encore la tête, elle aperçut encore Marguerite ; alors le frisson parcourut tout son corps, et elle fut obligée de s'arrêter ; Marguerite allait l'atteindre, lorsque puisant de nouvelles forces dans sa terreur, Alice s'élança éperdue au milieu de la campagne, et desperut bientôt aux regards de la malheureuse mère qui l'implorait et l'appelait en joignant les mains.

Enfin, épuisée, haletante, elle rentra chez sa mère. Elle courut à sa chambre et s'y enferma.

Là, elle prit sa tête à deux mains ; et quand elle fut un peu revenue de son émotion, elle songea à ce que lui avait dit Marguerite ; elle n'ajoutait point foi à ses discours, et cependant elle était toute bouleversée ; une terreur involontaire la glaçait ; puis, elle se souvenait des larmes, des sanglots de cette femme qui l'avait nommée sa fille, et elle se demandait pourquoi ces larmes et ces sanglots ? et repassant ensuite dans sa pensée tous les détails de cette pénible scène, elle se rappelait les discours étranges du fou, et son front brûlait ; — puis, se reportant bientôt à la première entrevue de Marguerite et de madame Warner, sa mère lui apparut pâle et tremblante devant cette mendicante qui se tenait debout devant elle et dont les regards semblaient la défier.

Et plus elle songeait, plus tout devenait obscurité et chaos pour elle ; — un secret pressentiment lui disait qu'il existait un mystère entre sa mère et Marguerite ; et cependant elle repoussait toujours loin d'elle la pensée d'être l'enfant de cette Marguerite qui l'avait remplie d'effroi.

La souffrance intérieure qu'elle éprouvait était si violente, qu'oubliant la colère de sa mère, elle résolut d'aller se jeter à ses pieds et de la supplier de démentir les paroles de Marguerite ; elle sortit donc de sa chambre et s'armant d'un courage que son amour pour madame Warner redoublait à chaque instant, elle se rendit à l'appartement de sa mère, et trouvant la porte fermée comme le matin, elle frappa, mais personne ne répondit.

— Toujours inflexible ! pensa-t-elle.

Louise parut.

— Ma mère est chez elle, n'est ce pas ? dit Alice.

— Madame votre mère est sortie, répondit Louise.

Alice se retira lentement.

Louise courut après elle.

— Ne vous désollez pas, mademoiselle, murmura-t-elle ; madame est bonne, et elle vous pardonnera elle sait bien que vous n'êtes pas coupable.

Alice leva ses yeux vers le ciel, tondit la main à Louise, puis s'éloigna, et alla se renfermer dans sa chambre.

Quelque temps après, madame Warner arriva et demanda si sa fille était rentrée, et sur la réponse qu'on lui fit, courut à sa chambre. Là, son cœur défaillit, elle hésita un moment ; puis enfin, l'amour maternel l'emporta sur tout autre sentiment, elle frappa à la porte.

— Qui est là ? dit Alice.

— Ouvre moi, mon enfant, répondit madame Warner.

La jeune fille ouvrit.

La pauvre mère se jeta à son cou, et l'embrassa avec délire.

Une demi-heure s'était écoulée, et madame Warner pressait encore Alice sur son cœur et l'enlaçait de ses bras comme si elle eût craint qu'on ne vint l'arracher à sa tendresse.

—Tu m'aimes donc toujours? dit enfin la jeune fille en essuyant ses yeux remplis de larmes.

—Peux-tu en douter? répondit sa mère: ce matin j'ai été sévère, mon enfant; mais ce matin j'étais si désespérée! Oh! tu ne peux comprendre ces douleurs-là, toi; il faut être mère pour savoir ce qu'elles font souffrir. Ce matin, je t'ai accusée, mais dans le premier moment l'on accuse toujours; à présent, je te plains, et te crois innocente.

—Moi aussi, j'ai bien souffert? interrompit Alice; mais à présent que tu me rends ta tendresse, mon affliction est passée; vois plutôt, je ne pleure plus, je te presse sur mon cœur et je suis heureuse.

—Chère enfant! dit madame Warner en embrassant de nouveau Alice.

Oh! ma mère!... reprit Alice.

Elle s'arrêta tout à coup; ce mot de mère venait d'éveiller en elle tous ses souvenirs; elle se dégagea des bras de madame Warner, et la regarda avec terreur.

—Qu'as-tu donc, ma chère fille? murmura sa mère.

—Ta chère fille! tu me nommes ma chère fille! c'est bien à moi que tu t'adresses? interrompit Alice.

—Mais qui veux-tu que j'appelle de ce nom? dit madame Warner surprise.

Alice lui prit doucement la main.

—Nomme-moi encore ta fille, répondit-elle, afin que je crois que j'ai rêvé.

—Rêvé! quoi?

—Rien, rien.

Madame Warner pâlit tout à coup, elle tressaillit et sentit son âme prête à l'abandonner; à son tour elle regarda Alice, et son regard était si perçant, si interrogateur, qu'on eût dit qu'elle voulait lire jusque dans les plus profonds replis de sa pensée; Alice inclina la tête; sa mère lui prit le bras.

—Alice, je veux que tu m'apprennes tout, s'écria-t-elle: tout, entends-tu? Je le veux, je... te l'ordonne.

—Mais je n'ai plus rien à te dire, répondit la jeune fille interdite; je t'ai demandé pardon de mon imprudence, et c'est tout.

—Vous mentez, reprit sévèrement madame Warner.

Alice frissonna.

—Eh bien! tu sauras tout, ma bonne mère, dit-elle en se jetant dans ses bras; cette femme que tu nommes Marguerite...

—Tu l'as vue depuis hier?...

—Elle prétendait, il y a quelques heures encore, que tu n'étais pas...

Madame Warner recula.

—Que je n'étais pas?...répéta-t-elle avec épouvante.

—Que tu n'étais pas ma mère.

Madame Warner demeura un instant immobile de stupeur.

—Et, continua Alice, elle m'a assuré qu'elle seule...

—Elle t'a dit cela! interrompit madame Warner.

—Oui, mère; mais je ne l'ai pas cru.

—Elle a osé te dire cela! dit encore madame Warner.

—Et puis elle a parlé de m'emmener avec elle en Allemagne.

—T'emmener avec elle!

—Oui, mère.

—Et tu as répondu...?

—J'ai répondu que je ne te quitterais jamais.

Madame Warner s'était contenue jusqu'alors; mais son cœur était trop brisé, trop déchiré; elle laissa tomber avec désespoir sa tête dans ses mains, et éclata en sanglots;—Alice se jeta à ses pieds, la pria, la supplia, la nomma mille fois sa mère, sa bonne mère, sa chère mère, sa seule mère; la malheureuse femme sanglotait toujours et cachait toujours son front dans ses mains.

—Et alors même qu'elle m'eût dit la vérité, dit enfin Alice, je n'aimerais toujours que toi, chère mère; c'est toi qui m'as élevée, toi qui as pris soin de mon enfance, toi qui as guidé ma jeunesse; tu tu ne m'as pas quittée un seul instant depuis que je te connais; lorsque mes yeux ont pu voir, ils se sont arrêtés sur toi la première; lorsque ma bouche a pu épeler un nom, c'est le tien que j'ai prononcé le premier; lorsque mes petites mains ont eu la force de se soulever vers ma mère, c'est vers toi la première qu'elles se sont soulevées; ce sont tes lèvres que j'ai senties les premières sur mon front; toi seule es ma mère, et je n'aimerai jamais que toi, rien que toi, personne que toi!—Et maintenant, je t'en supplie, dis-moi que cette femme m'a trompé; dis-moi qu'en me nommant sa fille elle a proféré un mensonge; oh! dis-le-moi, et je te croirai: si tu savais combien j'ai besoin de te croire!

En parlant ainsi, elle se traînait aux genoux de madame Warner, et baisait sa robe.

—Cette femme a dit la vérité, murmura madame Warner.

—Cela n'est pas vrai! s'écria Alice en se levant tout à coup.

—Cette femme t'a dit la vérité, répéta madame Warner.

—Vous voulez donc toutes deux me tuer! reprit la jeune fille; oh! vous n'aurez pas grande peine à y parvenir.

—Écoute-moi, dit sa mère; écoute-moi d'abord: te souviens-tu de l'entretien que nous eûmes le jour même où nous quittâmes l'Allemagne?

—Oui, ma mère, je l'ai présent encore à ma pensée: vous m'avez dit que par une de ces fatalités que toute prudence humaine ne peut prévoir ni empêcher, nous nous trouvions condamnées toutes deux, nous qui avions vécu jusqu'alors ensemble, à vivre désormais l'une loin de l'autre; et vous avez ajouté qu'un événement impérieux allait nous séparer pour toujours.

—Et tu m'as répondu, mon enfant, que ce que je disais c'était sans doute pour éprouver ton cœur; et à ton tour, tu as ajouté en m'embrassant que tu ne pouvais vivre sans moi, qu'excepté moi tu n'aimais

rien au monde, et que te passer de moi te semblait un sacrifice au-dessus de tes forces ; je me le rappelle, Alice.

—Puis, tu m'as dit encore que je serais heureuse loin de toi, que tout ce que je souhaiterais je l'aurais à l'instant, que tu ferais de ta fortune deux parts, l'une pour moi, pour toi l'autre. Ensuite, afin de me consoler, tu m'as assuré que la personne chargée de veiller sur moi aurait bien soin de moi, qu'elle m'aimerait comme tu m'as aimée, et que de même que je t'ai aimée, je l'aimerais ; et je t'ai répondu que je ne te quitterais jamais, et à tout ce que tu m'a dit alors j'ai répondu toujours que je ne te quitterais jamais ; et à tout ce que tu pourras me dire aujourd'hui, je te répondrai encore : Je ne te quitterai jamais.

—Eh bien ! mon enfant, cette personne dont je

t'ai parlé alors est cette même Marguerite qui aujourd'hui t'a nommée sa fille ! cette femme à qui je voulais te confier, c'était cette même Marguerite encore ; jusqu'à présent tu m'as appelée ta mère ; c'est elle, elle seule à qui tu dois donner ce nom, mon enfant ; en te nommant ma fille, j'ai usurpé un pouvoir qui ne m'appartenait pas ; ce pouvoir, je le restitue maintenant à qui de droit ; je ne suis pas ta mère !

Alice, suffoquée par la douleur et les larmes tomba évanouie ; madame Warner se jeta sur elle essaya de la rendre à la vie ; mais ses mains étaient glacées, son front glacé aussi, et son cœur sans mouvement.

—Oh ! je l'ai tuée ! pensa-t-elle.

(A CONTINUER.)

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLEON LEGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE 2ND.

(Suite.)

Que faire ? Nous ne pouvons pas continuer notre course, à moins de laisser en arrière notre infortuné compagnon, ce à quoi nous n'aurions jamais pu nous résoudre.

D'un autre côté, le temps nous pressait et il fallait prendre, sur le champ, une résolution quelconque.

Heureusement, en épiant les alentours, Jules aperçut, sur le côté droit du ruisseau, à environ un arpent devant nous, une *cabane à sucre* faite de bois rond, mais en assez bon état.

—Nous sommes sauvés, s'écria-t-il, si nous pouvons atteindre jusque là !

Nous primes Noël par dessous les bras et nous le traînâmes jusqu'à la cabane, où nous nous hâtâmes d'entrer.

Il était temps.

A peine étions nous blottis dans le coin le moins exposé qu'une balle vint se loger dans la couverture de Noël qui était tombée près de l'entrée.

Cette cabane, quoique d'une construction primitive, était assez solide. Elle avait environ dix pieds sur chaque face et huit ou neuf pieds de hauteur à sa partie la plus élevée. La couverture, en grosses dosses de bois blanc, descendait en plan incliné par derrière. Sur la façade de l'avant il y avait une grande ouverture, mais nous trouvâmes à l'intérieur, trois ou quatre grosses planches qui servaient de bancs, et avec lesquelles nous eûmes bientôt posé une porte assez résistable.

Les joints étaient bouchés avec de la mousse. Nous enlevâmes ce calfeutrage, à la hauteur des yeux, sur chaque face, et sur un espace d'environ un pied, ce qui nous permettait d'examiner les allées et venues de nos ennemis et pouvait, au besoin, nous servir de meurtrières.

Autour de la cabane, il y avait un abattis, en sorte que nous pouvions assez facilement nous protéger contre une surprise.

Le pied de Noël le faisait souffrir.

Mais nous auions encore dans nos havre-sacs, une bonne provision de genièvre. Nous lui appliquâmes des compresses qui le soulagèrent beaucoup.

—Si nous pouvons tenir ici toute la journée, dit-il, je crois que cette nuit je pourrai courir comme si rien n'était arrivé.

Nos ennemis rôdaient aux alentours, et par nos meurtrières nous pouvions de temps à autre apercevoir une tête ou un bras, entre les arbres ; mais il nous était difficile de tirer avec quelque chance de bons résultats. En attendant, nous fîmes notre cuisine et primes un excellent repas, tout en tenant l'œil ouvert.

Une partie de la journée se passa sans que les Indiens osassent s'approcher. Ils nous décochèrent par-ci par-là quelques balles mais elles n'eurent aucun effet.

Il était quatre heures de l'après-midi.

Le pied de Noël allait considérablement mieux, et nous discussions paisiblement notre marche future.

—Nous sommes bien ici, disait Jules, et nous pourrions même y rester plusieurs jours ; seulement si nos Indiens, par malheur, faisaient quelques nouvelles recrues, notre position deviendrait peut-être dangereuse. Et, comme la prudence est la mère de la sûreté, ou, à coup sûr, tout au moins sa tante, nous ferons mieux de déguerpir dès que la nuit sera faite.

Cette résolution fut adoptée à l'unanimité des voix.

Pendant, comme nous achevions de régler les

détails de notre plan, Carlo se mit à s'agiter, en poussant de petits cris plaintifs et prolongés.

—Il y a quelque chose dit Edouard, gare à nous !

Le fait est que depuis quelques minutes nous avions peut-être un peu négligé nos meurtrières. Notre tranquillité nous avait rendus moins prudents. Cependant, après avoir épié tous les environs, nous ne voyions rien de suspect. La forêt était tranquille et nous n'entendions que le chant des oiseaux qui voletaient paresseusement sous les frais ombrages.

Carlo, néanmoins, continuait à se plaindre tout bas, et quelquefois, il levait le nez vers le toit de la cabane.

Ce fut pour moi un trait de lumière. J'avais bien aperçu, au coin nord, et touchant presque à nos pièces de bois, un érable isolé mais touffu ; je n'avais toutefois prêté à ce détail qu'une médiocre attention. Car pour s'y rendre les Indiens avaient au moins quatrevingts pas à faire, et avec notre vigilance, il était impossible d'accomplir cet exploit sans en être vu.

Cependant, comme je l'ai dit plus haut, cette vigilance s'était relâchée pendant quelques minutes dont nos ennemis avaient bien pu profiter pour arriver à cet arbre inaperçus.

Dans ce moment, ils pouvaient être au-dessus de notre tête. Je fis part de cette probabilité à mes compagnons ; ils ne voulurent pas me croire, hormis Edouard, qui avait maintenant la croyance très facile, à l'endroit des Indiens.

Les dosses qui formaient le toit de la cabane, étaient très grosses mais n'étaient pas clouées ; elles n'étaient assujetties que par leur poids et disposées en deux rangs, celui de dessous laissant des interstices d'environ trois pouces que le rang supérieur venait fermer.

—Il y a des Indiens dans l'arbre, dis-je à Jules, et malgré, votre opinion contraire, j'en aurai le cœur net.

Je pris donc la pointe de mon poignard et me mis à faire glisser petit à petit, et de côté, une des dosses supérieures. Je travaillais lentement, imperceptiblement presque, dans la crainte que ce mouvement ne fût aperçu des Indiens, au cas où il y en aurait dans l'arbre.

Au but d'une dizaine de minutes, j'avais réussi à faire mouvoir la planche assez pour avoir une fente d'environ une ligne à l'extrémité la plus ouverte.

J'y appliquai mon œil et par cette légère ouverture je pouvais embrasser toute la partie supérieure de l'érable. Il était néanmoins tellement touffu que je ne pus d'abord rien distinguer. Tout était immobile ; j'allais en venir à la conclusion que je m'étais trompé lorsqu'un fait attira mon attention. Tous les arbres, autour de l'éclaircie, fourmillaient d'oiseaux de toutes sortes qui sautaient insoucieusement de branche en branche. Dans mon érable, je n'en voyais pas un seul. Evidemment, les oiseaux avaient une raison pour se tenir ainsi éloignés de cet arbre ; car on sait que généralement ils aiment à s'ébattre sur un arbre isolé des autres.

Je restai donc à mon poste d'observation, et j'en fus bien récompensé ; car un instant après un léger tremblement se fit sentir sur les feuilles de l'extrémité d'une branche. Il n'y avait pas un souffle dans l'atmosphère. Ce mouvement devait pourtant avoir

une cause. Prenant les feuilles qui avaient remué comme un point de la circonférence, je promenai lentement mes yeux de ce point au tronc de l'arbre à diverses hauteurs ; à la fin, je parvins à découvrir, à travers le feuillage épais, quelque chose que je reconnus pour une main indienne.

—Préparez vos carabines, dis-je à Jules et à Edouard. Nous allons avoir du gibier.

Je leur indiquai la main que j'avais aperçue.

—Bah ! dit Edouard, ce n'est qu'une loupe de bois.

—Cela ne fait rien, dis-je, tenez-vous prêts.

Je pris donc mon revolver, —car, par cette petite ouverture, il était impossible de pointer une carabine, —et je visai à la prétendue loupe sur laquelle je lâchai mon coup.

La loupe disparut promptement ; mais en revanche une tête se montra un peu plus bas.

Je lâchai un autre coup et l'Indien, car c'en était un, dégringola jusqu'au bas de l'arbre, mort en apparence.

Il était à peine rendu à terre qu'un autre Peau-Rouge, mais celui-là bien vivant, se laissa couler jusqu'au pied de l'arbre, derrière lequel il s'abrita un instant, puis, prenant sa course, il s'élança pour franchir l'éclaircie. Malheureusement pour lui, Jules et Edouard étaient aux meurtrières, avec leurs carabines. Comme notre Indien approchait de la lisière du bois, une détonation retentit ; il sauta sur lui-même et retomba lourdement sur le sol.

—Bien tiré ! dis-je à Edouard, qui était l'auteur de ce coup ; vous progressez et j'espère que nous ferons de vous quelque chose ; seulement, avouez que souvent, une loupe n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

En voilà toujours trois de moins, que le tonnerre me bombarde, si les cinq autres nous empêchent de marcher cette nuit.

Le reste de l'après-midi et la soirée se passèrent tranquillement. A neuf heures, l'ombre était épaisse et la nuit close. Le pied de Noël était bien ; nous partîmes en tapinois et continuâmes à suivre le cours du ruisseau, aussi longtemps que possible ; puis nous primes à travers la forêt.

Au jour nous tombions sur un petit ruisseau que longeait un sentier assez battu.

Vive Dieu ! dit Jules, je crois que nous arrivons en civilisation.

Un peu plus loin, le sentier aboutissait à un petit pont formé de deux pièces de bois jetées d'un talus à l'autre.

Nous nous sentions revivre à cette vue, et nous exprimions notre satisfactions, lorsque Edouard parut inquiet.

—Avez-vous vu Carlo, demanda-t-il ?

Personne ne put lui répondre.

—C'est singulier, continua-t-il, voilà au moins trois quarts d'heures qu'il manque ; je m'attendais toujours à le voir reparaitre d'un moment à l'autre, mais, à la fin cela commence à m'inquiéter ; attendons un peu je vais le siffler.

—Nenni ! dit Jules, attendons si vous voulez, mais ne sifflons point ; voudriez-vous qu'on vous répondit par une balle ?

Après avoir allumé nos pipes et attendu pendant une vingtaine de minutes, ce qui nous reposa car

nous avons marché très vite, nous décidâmes que nous ne pouvions pas nous attarder davantage et que si Carlo ne venait pas, il fallait en faire le sacrifice.

Edouard ne l'entendait pas de cette oreille, mais il lui fallut bien se résigner.

Nous reprîmes donc notre marche, et une heure après, c'est-à-dire sur les six heures, nous avions la satisfaction d'entrer dans la petite ville appelée *Great Traverse City*.

Nous aurions pu tomber dix milles à gauche, ou dix milles à droite : comment se fait-il que nous ayons débouché juste au bon point ? Il y a de ces hasards qui se constatent mais qui ne s'expliquent pas.

C'est la conclusion à laquelle nous arrivâmes, en face d'un excellent déjeuner, dans l'auberge de M. Samuel Jones, où nous prendrons la liberté de nous reposer un peu avant d'entamer le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

LA TEMPÊTE.

On sait que la petite ville de *Great Traverse*, ou *Grand Traverse* se trouve située au fond du renfoncement ouest de la baie de ce nom. Je ne m'aventurerai pas à en faire une description, parce que, franchement, je n'ai fait que l'entrevoir.

En arrivant à l'auberge de M. Jones, — la première qui se rencontra sur notre route, — notre soin le plus pressé fut de déjeuner, puis d'aller faire un bout de sommeil. Car le lecteur n'oubliera pas que nous avions fait, la nuit précédente, près de vingt-cinq milles à travers les bois.

Vers midi, nous étions parfaitement reposés.

Il nous fallait retourner à Manistee, car nous y avions laissé la plus grande partie de nos effets. Pour cela nous avons deux routes à suivre. Couper la pointe de terre et aller prendre le bord du lac au cap de l'*Ours Dormant*, ou bien, faire le tour de cette pointe en accomplissant tout ce trajet en canot, ce qui nous faisait un voyage d'au moins cent milles, pendant que l'autre n'aurait pas dépassé de beaucoup soixante.

Malgré cela, cependant, comme le trajet par eau était plus sûr et surtout plus agréable pour des gens qui venaient de faire une longue route à pied, nous nous décidâmes à adopter ce dernier mode de transport.

Pour cela, il fallait trouver une embarcation, ce qui, après tout n'était pas le plus difficile, car les canots d'écorce abondent, autour de la baie.

(A CONTINUER.)

PENSEES DIVERSES SUR LES FEMMES.

Un roi peut épouser une bergère, cela est généreux et charmant, et on l'en félicite à bon droit ; mais un berger qui se laisserait épouser par une reine, cela n'aurait pas tout à fait aussi bonne figure. (OCTAVE FEUILLET.)

Lorsque vous causez d'amour avec une femme, effleurez, n'appuyez pas ; elles veulent deviner plutôt qu'entendre, et, comme l'a dit un homme aimable, leur imagination aime à se promener à l'ombre. (J. JOUBERT.)

Les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaines : on introduit ces duvets pour rien, et tout se briserait sans eux. (L. SCHILLER.)

Dieu aussi a essayé de faire des ouvrages : sa prose, c'est l'homme ; sa poésie, c'est la femme. (NAPOLÉON.)

Le soleil et la femme semblent s'être partagé l'empire du monde : l'un nous donne les jours, l'autre les embellit. (SANIAL DUBAY.)

Les sages de la Grèce ont reconnu qu'ils ne voyaient dans l'univers que deux belles choses : les femmes et les roses ; et deux bonnes : les femmes et le vin. (***)

L'âme d'une jeune fille ressemble à une rose épanouie ; arrachez une seule feuille de son calice, toutes les autres tombent aussitôt. (JEAN-PAUL.)

Le petit garçon a énormément à apprendre pour devenir un homme : la petite fille, beaucoup mieux douée en naissant, n'a absolument qu'à augmenter. (ALPH. KARR.)

A moins qu'on de soit fou d'une femme, je ne comprendrai jamais qu'on ne le soit pas de toutes. (DE LÉVRY.)

C'est aux hommes à faire les grandes choses ; c'est aux femmes à les inspirer. (DE SÉGUR.)

C'est pour nous apprendre à penser de honne heure, pour exciter notre imagination enfantine, que la nature prévoyante a donné tant de caquet aux femmes.

Voyez la différence de deux enfants, dont l'un aura été élevé par une fille jeune, vive, et surtout d'une langue infatigable; et l'autre par un pédant taciturne qui n'a jamais ri. Le premier pétille d'esprit et de gentillesse, son petit jargon est plein de saillies: il parle de tout ce qui concerne son âge, et a une facilité singulière à apprendre. Le second est presque stupide; il a un air embarrassé devant le monde, et ne sait pas dire un mot.

(J. B. ROBINET.)

« Si les maris continuent, disait madame M..., qui avait à se plaindre du sien, ils finiront par faire du tort au mariage.—Tais-toi, petite sottie, lui répondit mademoiselle de C..., sa grand'tante. Si tu avais comme moi quatre vingts ans de célibat, tu ne médieras pas du mariage. » (P.-J. STAHL.)

Toutes les jeunes mariées ont eu leurs rêves d'enfance: la réalité leur paraît d'abord choquante; mais, enfin, elles se résignent à redescendre sur la

terre, à n'être que d'aimables femmes et de bonnes mères de famille. (OCTAVE FEUILLET)

Regardez: les enfants se sont assis en rond.
Leur mère est à côté, leur mère au jeune front

Qu'on prend pour une sœur aînée;
Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus,
De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus
Dans l'urne de la de t'née.

Une belle femme plait aux yeux; une bonne femme plait au cœur; l'une est un bijou, l'autre est un trésor. (NAPOLÉON.)

Entre femmes, la toilette est comme la démarche: une sorte de franc-maçonnerie. A l'ourlet d'un jupon, nous savons qui nous sommes, et ces exagérations de mise, qu'on nous reproche tant, ne sont que la ligne de démarcation entre nous et ces petites bourgeoises qui tentent de nous approcher de trop près. (EM. AUGIER.)

DE LA PHYSIOGNOMONIE.

(Suite.)

« Ces formes ne sont pas tracées d'une manière sèche et géométrique; mais elles participent l'une de l'autre, en s'amalgamant mutuellement comme il convenait aux parties d'un tout. Ainsi, les cheveux ne sont pas droits comme des lignes, mais ils s'harmonient par leurs boucles avec l'ovale du visage. Le triangle du nez n'est ni aigu ni à angle droit; mais, par le renflement onduleux des narines, il s'accorde avec la forme en cœur de la bouche, et, s'évidant près du front, il s'unit avec les cavités des yeux. Le sphéroïde de la tête s'amalgame de même avec l'ovale du visage. Il en est ainsi des autres parties, la nature employant, pour les joindre ensemble, les arrondissements du front, des joues, du menton et du cou, c'est-à-dire les portions de la plus belle des expressions harmoniques, qui est la sphère.

« Il y a encore plusieurs proportions remarquables qui forment entre elles des harmonies et des contrastes très-agréables; telle est celle du front qui présente un quadrilatère en opposition avec le triangle formé par les yeux et par la bouche, et celle des oreilles formées de courbes acoustiques très-ingénieuses, qui ne se rencontrent point dans l'organe auditif des animaux, parce qu'il ne doit pas recueillir, comme celui de l'homme, toutes les modulations de la parole; mais je m'arrêterai aux formes charmantes dont la nature a déterminé la bouche et les yeux, qu'elle a mis dans la plus grande évidence, parce qu'ils sont les deux organes actifs de l'âme.

« La bouche est composée de deux lèvres, dont la supérieure est découpée en cœur, cette forme est si agréable que sa beauté a passé en proverbe, et dont l'inférieure est arrondie en portion demi-cylindrique. On entrevoit au milieu des lèvres le quadrilatère des dents, dont les lignes perpendiculaires et parallèles contrastent très-agréablement avec les formes rondes qui les avoisinent.

« Les mêmes rapports se trouvent dans les yeux: ce sont deux globes bordés aux paupières de cils rayonnants comme des pinceaux qui forment entre eux un contraste ravissant, et présentent une consonnance admirable avec le soleil, sur lequel ils semblent modelés, étant comme lui de figure ronde, ayant des rayons divergents dans leurs cils, des mouvements de rotation sur eux-mêmes, et pouvant, comme l'astre du jour, se voiler de nuages au moyen des paupières.

Il y a, dans le visage, du blanc tout pur, aux dents et aux yeux, puis des nuances de jaune qui entrent dans la carnation; ensuite le rouge, cette couleur par excellence, qui éclate aux lèvres et aux joues. On y remarque de plus le bleu des veines, et quelquefois celui des prunelles; enfin le noir de la chevelure qui, par son opposition, fait sortir les couleurs du visage, comme le vide du cou détache les formes de la tête. »

IV

PARALLÈLE DE L'HOMME ET DE LA FEMME.
Chez les femmes, la physionomie n'est jamais en-

tièrement reposée. Les muscles de la face, ces faisceaux élégants dont le mouvement rapide et le jeu si animé expriment toutes les nuances du sentiment et de la pensée, ont plus d'action que de volume ; les traits du visage n'ont point un caractère permanent, comme dans l'homme, et ne révèlent pas avec autant de franchise la direction de l'esprit et la nature des sentiments. L'agitation qui succède efface les traces de celle qui a précédé et qui n'est pas assez prolongée pour imprimer un caractère durable : la nature même de l'organisation de la femme contribue à cette différence.

Ce sont les angles, les saillies, les contours, fortement prononcés, qui font les traits physiognomiques : chez la femme, tout est arrondi, du moins pendant la jeunesse ; un tissu délicat, expansible, élastique, efface tous les angles, unit toutes les parties par les transitions les plus douces. Les muscles sont d'ailleurs plus mobiles, moins longtemps livrés à la même contraction, et ne modifient pas assez fortement la physionomie pour lui donner cette expression habituelle qui permet de découvrir la passion dominante, la nature des penchants, l'emploi des facultés, les directions du cœur et de l'esprit.

En général, la femme est infiniment plus pure, plus délicate, plus fine, plus impressionnable, plus sensible, plus aisée à diriger, plus faite pour souffrir que l'homme.

Le principe de sa substance est plus mou, plus irritable, plus élastique que le nôtre.

La femme est formée pour la douceur, la tendresse maternelle ; ses organes sont tendres, flexibles, faciles à blesser, susceptibles et sensuels.

Entre mille femmes il s'en trouve à peine une qui ne porte ces attributs de son sexe : la mollesse, la rondeur et l'irritabilité.

La femme est le reflet de l'homme ; elle est prise de lui pour lui être soumise, pour l'assister comme un ange gardien, et pour alléger ses souffrances.

La délicatesse, la mobilité sensible de ses fibres et de ses organes, sa nature flexible la rendent docile, impressionnable, prompte à céder à un plus fort, quoique ses charmes séduisants l'emportent sur le prestige de la force de l'homme. L'homme n'a pas été séduit le premier, mais bien la femme ; puis l'homme a été séduit par la femme.

Cependant si les femmes sont entraînées vers la séduction ; elles sont très-faciles aussi à faire éclater une vertu pure, noble, angélique, ainsi que tout ce qui peut nous charmer et mériter nos éloges.

Les femmes ont une délicatesse inouïe pour la propreté, la beauté, la symétrie, mettant ces qualités extérieures au-dessus de leur essence, de leur nature vivante et périssable.

A la femme le fruit de l'arbre sembla bon à manger et agréable à voir ; l'arbre lui plut, parce qu'il donnait la science, et elle mangea de son fruit.

L'âme de la femme pense peu ; la pensée fait la force de l'homme. La femme est avant tout sensible ; sa force c'est le sentiment.

Souvent les femmes règnent plus absolument que les hommes, sans cependant exercer ce pouvoir par violence ni par emportement. Quand elles dominent en despotes, elles ne sont plus des femmes, mais des monstres.

L'empire des femmes naît d'un regard, d'une larme, d'un soupir.

Elles sont susceptibles de la sensibilité la plus pure, de la tendresse la plus profonde, des sentiments les plus essentiels, d'un dévouement extrême.

Leur physionomie reflète une sainteté, une inviolabilité que respecte tout homme d'honneur. Cette marque enfante souvent des métamorphoses extraordinaires.

Les femmes ont des nerfs très-irritables ; elles sont peu capables de penser, de raisonner, d'observer, et si portées à suivre le torrent du sentiment, que lorsque l'enthousiasme s'empare d'elles, elles deviennent fanatiques, à tel point même qu'elles ne peuvent revenir à un état normal.

Leur amour, tel intense et profond qu'il soit, est essentiellement inconstant, tandis que leur haine se montre presque toujours implacable. L'influence d'un amour doux et caressant peut seule la dissiper.

Les hommes agissent sur les profondeurs, et les femmes sur les élévations de l'édifice social.

L'homme aime à saisir l'ensemble, la femme voit plutôt les détails, et se plaît à décomposer les infiniment petits.

L'homme contemple un ciel sombre et chargé d'orage ; son âme se dilate quand le tonnerre gronde et que les nuages s'abîment sur sa tête en torrents de pluie. La femme, au contraire, frissonne à la vue de l'éclair et à l'approche de la foudre ; elle se replie avec effroi sur elle-même ou se jette en tremblant dans les bras de l'homme.

Dans l'arc-en-ciel, l'homme voit uniquement un rayon de soleil, la femme s'y joue avec les sept couleurs. Elle fait un tout de ce symbole de la paix, tandis que l'homme en recherche les rayons infinis dans le demi-cercle où ils se balancent.

Où l'homme sourit, la femme rit aux éclats ; elle pleure quand il est silencieux ; elle se lamente quand il pleure ; et s'il se lamente, elle se désole, et pourtant sa foi est souvent plus forte que celle de l'homme !

Un homme sans religion ressemble au malade qui cherche à se persuader qu'il est bien portant et que tout médecin est inutile. Une femme sans religion est une créature furibonde et exécrable ; elle est pis encore quand elle joue l'esprit fort, car dans son essence se meurent la dévotion et la piété. C'est aux femmes que le Seigneur ressuscité apparut d'abord, et il voulut tempérer leur zèle trop empressé, en leur disant : « Ne me touchez pas. »

Les femmes sont promptement égarées par la nouveauté et l'extraordinaire.

Elles sont inconséquentes vis-à-vis de ceux qu'elles aiment.

Susceptibles de la plus profonde mélancholie, leurs jouissances les poussent souvent jusqu'à l'extase.

Le sentiment de l'homme gît dans l'imagination, celui des femmes dans le cœur.

Leur franchise est plus sincère que celle des hommes ; leur réserve plus entière.

Elles sont plus patientes, plus indulgentes, plus croyantes, plus charitables et plus pudiques que nous.

La femme est la seconde page ajoutée au livre de l'humanité.

L'homme seul n'est pour ainsi dire que la moitié d'un être humain ; c'est un roi sans royaume.

La femme ne vit et n'agit que par l'homme, quand elle ne se révolte pas contre sa véritable destination.

Enfin, l'homme n'est que par la femme ce qu'il peut et doit être. Aussi l'homme ne peut-il vivre seul.

V

PHYSIONOMIE DES RACES.

Nous allons soumettre à nos lecteurs les passages les plus remarquables d'une dissertation du professeur Kant, de Königsberg :

« L'homme devant être soumis à tous les climats et à toutes les natures du sol, il lui a été donné diverses dispositions naturelles, propres à être développées ou restreintes selon l'occasion, pour qu'il occupât convenablement dans le monde la place pour laquelle il a été créé.

« L'air et le soleil exercent l'influence la plus immédiate sur la faculté génératrice, activent, augmentent les germes et fondent une race. De son côté, une nourriture choisie contribue à enfanter des hommes dont les qualités s'étiolent par les transplantations. Ce qui influe sur la faculté génératrice doit provenir de la source de la vie, soit des principes organisateurs. Sous la zone glaciale, si l'homme dégénère peu à peu en taille, c'est que, tout en conservant la force du cœur, le sang circule rapidement, le pouls a une grande vitesse et la chaleur du sang est extrême. Il existe même, chez les peuples du Nord, une disproportion très-prononcée entre la hauteur du corps et la petitesse des jambes, parce que ces parties sont exposées davantage à un froid intense, par rapport à la distance qui les sépare du cœur. Naturellement aussi, il se produit dans les parties saillantes du visage, qui est difficile de couvrir, un aplatissement qui, au surplus, contribue à leur conservation. Des yeux bouffis ou presque clos semblent avoir été faits ainsi afin de mieux se défendre contre l'air froid et desséchant, et contre l'éclat de la neige, bien que cependant on rencontre de tels yeux, mais en moins grand nombre, dans certaines contrées méridionales.

« Ainsi, comme signes distinctifs de la race kal-mouque qui, de génération en génération, s'est perpétuée dans le même climat, on distingue : un visage aplati, un nez écrasé, des lèvres minces, un menton imberbe, des yeux clignotants, un teint brun-roux et une noire chevelure.

« Le brun-roux, provenant de l'acide atmosphérique, se manifeste dans les régions froides, comme le brun-olivâtre, résultat de l'alcalin des sèves, se remarque dans les contrées chaudes.

« Sous l'action d'un climat chaud et humide, se dilatent les parties spongieuses du corps humain ; telle est l'origine des lèvres épaisses, des nez gros et retroussés. Pour tempérer la force des évaporations et s'opposer à l'absorption nuisible d'un air malsain, la peau se trouve huilée. La quantité ferrugineuse du sang, plus importante chez les nègres par suite des exhalaisons de l'acide phosphorique, teint de noir l'épiderme et donne une vigueur indispensable. En résumé, la chaleur humide développe puissamment l'organisme de tous les animaux.

« Le principe de la conformation peut seul déterminer un caractère de race, et, une fois établi, il ne saurait plus se transformer, car il s'est immiscé dans la faculté génératrice et il y domine. »

VI

PHYSIONOMIE DES NATIONS.

L'histoire naturelle des figures nationales forme l'un des fondements inébranlables et éternels de la physiognomonie.

Partout peuvent habiter la probité et la sagesse, sous chaque climat comme sous chaque extérieur national, car Dieu ne considère ni la personne, ni le climat, et celui qui le respecte et l'honore lui est agréable, à quelque peuple ou à quelque climat qu'il appartienne ; mais il est évident que la liberté toute libre de Dieu, au moyen des causes médiatrices qui existent et offerts dans chaque climat d'une manière terminée quelconque y crée, en général, des caractères tels qu'ils diffèrent d'autres caractères dans d'autres climats, et qu'apercevoir, d'un seul regard, ce concert aux mille voix de toutes les physiognomies nationales, doit être pour lui, comme pour tout être raisonnable, un spectacle hautement intéressant.

Quelle riche et curieuse mine d'observations n'offrent pas les physiognomies si variées, si distinctes, si spéciales des diverses nations ! Il ne nous est pas permis d'en explorer tous les nombreux filons ; que de nuances, en effet, depuis l'Esquimau jusqu'au Français !... Cependant nous allons exposer une collection des portraits les plus saillants et les plus caractéristiques. Galerie à peu près complète, qui renferme tous les types nationaux que le physionomiste ne saurait négliger.

En parcourant la surface de la terre, et en commençant par le Nord, on trouve en Laponnie, et sur les côtes septentrionales de la Tartarie, une race d'hommes de petite structure, d'une figure bizarre, dont la physiognomie est aussi sauvage que les mœurs. Ces hommes, qui paraissent avoir dégénéré de l'espèce humaine, ne laissent pas que d'être nombreux et d'occuper de très-vastes contrées. Les Lapons danois, suédois, moscovites et indépendants, les Jem-bliers, les Borandiens, les Samoïèdes, les Tartares septentrionaux, et peut être les Ostiaques, dans l'ancien continent ; les Groënlandais et les Sauvages, au nord des Esquimaux, dans l'autre continent, semblent être tous de la même race qui s'est étendue et multipliée le long des côtes des mers septentrionales, dans des déserts et sous un climat inhabitable pour toutes les autres nations. Tous ces peuples ont le visage large et plat, le nez camus et écrasé, l'iris de l'œil jaune-brun et tirant sur le noir, les paupères retirées vers les tempes, les joues extrêmement élevées, la bouche très-grande, le bas du visage étroit, les lèvres grosses et relevées, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs et lisses, la peau basanée ; ils sont très-petits, trapus, quoique maigres, la plupart n'ont que quatre pieds de hauteur, et les plus grands n'en ont que quatre et demi.

(A CONTINUER.)

DU GOUT.

(Suite.)

Il faut remarquer cependant que, si le toucher a acquis un grand développement comme puissance musculaire, la civilisation n'a presque rien fait pour lui comme organe sensitif.

Par exemple, ce n'est que depuis environs quatre siècles qu'on a découvert l'*harmonie*, science toute céleste, et qui est aux sons ce que la peinture est aux couleurs.

Sans doutes les anciens savaient chanter, accompagnés d'instruments à l'unisson; mais là se bornaient leurs connaissances; ils ne savaient ni décomposer les sons ni en apprécier les rapports.

Ce n'est que depuis le quinzième siècle qu'on a fixé la tonalisation, régler la marche des accords, et qu'on s'en est aidé pour soutenir la voix et renforcer l'expression des sentiments.

Cette découverte, si tartive et cependant si naturelle a dédoublé l'ouïe; elle y a montré deux facultés et quelques sorte indépendantes, dont l'une reçoit les sons, et l'autre en apprécie la résonnance.

Les docteurs allemands disent que ceux qui sont sensibles à l'harmonie ont un sens de plus que les autres.

Quant à ceux pour qui la musique n'est qu'un amas de sons confus, il est bon de remarquer que presque tous chantent faux; et il faut croire, ou que chez eux l'appareil auditif est fait de manière à ne recevoir que des vibrations courtes et sans ondulations, ou plutôt que les deux oreilles n'étant pas au même diapason, la différence en longueur et en sensibilité de leur parties constituantes fait qu'elles ne transmettent au cerveaux qu'une sensation obscure et indéterminée, comme deux instruments qui ne joueraient ni dans le même ton ni dans la même mesure, et ne feraient entendre aucune mélodie suivie.

Les derniers siècles qui se sont écoulés, ont aussi donné à la sphère du goût d'importantes extensions: les liqueurs alcooliques, les glaces, la vanille, le thé le café, nous ont transmis des saveurs d'une nature jusqu'alors inconnue.

Qui sait si le toucher n'aura pas son tour, et si quelque hasard heureux ne nous ouvrira pas, de ce côté là, quelque source de jouissances nouvelles: ce qui est d'autant plus probable que la sensibilité tactile existe par tout le corps, et conséquemment peut partout être excitée.

PUISSANCE DU GOUT. 4.—On a vu que l'amour physique a envahi toutes les sciences: il agit en cela avec cette tyrannie qui le caractérise toujours.

Le goût, cette faculté plus prudente, plus mesurée, quoique non moins active; le goût, disons-nous, est parvenu au même but avec une lenteur qui assure la durée de ses succès.

Nous nous occuperons ailleurs à en considérer la marche; mais déjà nous pourrions remarquer que

celui qui a assisté à un repas somptueux, dans une salle ornée de glaces, de peintures, de sculptures, de fleurs, embaumée de parfums, enrichie de jolie femmes, remplie des sons d'une douce harmonie; celui-là, disons-nous, n'aura pas besoin d'un grand effort d'esprit pour se convaincre que toutes les sciences ont été mises à contribution pour rehausser et encadrer convenablement les jouissances du goût.

BUT DE L'ACTION DES SENS. 5.—Jetons maintenant un coup d'œil général sur le système de nos sens pris dans leur ensemble; et nous verrons que l'auteur la de création a eu deux buts, dont l'un est la conséquence de l'autre: savoir: la conservation de l'individu et la durée de l'espèce.

Telle est la destinée de l'homme, considéré comme être sensitif: c'est à cette double fin que se rapportent toutes ses actions.

L'œil aperçoit les objets extérieurs, révèle les merveilles dont l'homme est environné, et lui apprend qu'il fait partie d'un grand tout.

L'ouïe perçoit les sons, non seulement comme sensation agréable, mais encore comme avertissement du mouvement des corps qui peuvent occasionner quelque danger.

La sensibilité veille pour donner, par le moyen de la douleur, avis de toute lésion immédiate.

La main, ce serviteur fidèle, a non seulement préparé sa retraite, assuré ses pas, mais encore saisi, de préférence, les objets que l'instinct lui fait croire propre à réparer les pertes causées par l'entretien de la vie.

L'odorat les explore; car les substances délétères sont presque toujours de mauvaise odeur.

Alors le goût se décide, les dents sont mises en action, la langue s'unit au palais pour savourer, et bientôt l'estomac commensera l'assimilation.

Dans cet état, une langueur inconnue se fait sentir, les objets se décolorent, le corps plie, les yeux se ferment; tout disparaît, et les sens sont dans un repos absolu.

Tels sont les aperçus généraux et philosophiques que j'ai cru devoir offrir à mes lecteurs, pour les amener naturellement à l'examen plus spécial de l'organe du goût.

MEDITATION IV.

DE L'APPÉTIT.

DEFINITION DE L'APPÉTIT. 23.—Le mouvement et la vie occasionnent, dans le corps vivant, une déperdition continuelle de substance; et le corps humain, cette machine si compliquée, serait bientôt hors de service, si la Providence n'y avait placé un ressort qui l'avertit du moment où ses forces ne sont plus en équilibre avec ses besoins.

Ce moniteur est l'appétit. On entend par ce mot la première impression du besoin de manger.

L'appétit s'annonce par un peu de langueur dans

l'estomac et une légère sensation de fatigue.

En même temps, l'âme s'occupe d'objets analogues à ses besoins; la mémoire se rappelle les choses qui ont flatté le goût: l'imagination croit les voir; il y a là quelque chose qui tient du rêve. Cet état n'est pas sans charmes; et nous avons entendu des milliers d'adeptes s'écrier dans la joie de leur cœur: « Quel plaisir d'avoir un bon appétit, « quand « on a la certitude de faire bientôt un excellent « repas!

Cependant l'appareil nutritif s'émeut tout entier: l'estomac devient sensible; les sucs gastriques s'exaltent; les gaz intérieurs se déplacent avec bruit; la bouche se remplit de sucs, et toutes les puissances digestives sont sous les armes, comme des soldats qui n'attendent plus que le commandement pour agir. Encore quelques moments, oh aura des mouvements spasmodiques, oh bâillera, on souffrira, on aura faim.

On peut observer toutes les nuances de ces divers états dans tout salon où le diner se fait attendre.

Elles sont tellement dans la nature, que la politesse la plus exquise ne peut en déguiser les symptômes; d'où j'ai péragé cet apophthegme: *De toutes les qualités du cuisinier, la plus indispensable est l'exacritude.*

La marche indiquée lorsque la faim se fait sentir depuis plusieurs heures est de ne point manger immédiatement après que l'obstacle a cessé; mais d'avaler un verre d'eau sucrée, ou une tasse de bouillon, pour consoler l'estomac, d'attendre ensuite douze ou quinze minutes, sinon l'organe convulsé se trouve opprimé par le poids des aliments dont on le surcharge.

GRANDS APPÉTITS. 25.—Quand on voit, dans les livres primitifs, les apprêts qui se faisaient pour recevoir deux ou trois personnes ainsi que les portions, ainsi que les portions énormes qu'on servait à un seul hôte, il est difficile de se refuser à croire que les hommes qui vivaient plus près que nous du berceau du monde ne fussent aussi doués d'un bien plus grand appétit.

Cet appétit était censé s'accroître en raison directe de la dignité du personnage; et celui à qui on ne servait pas moins que le dos entier d'un taureau de

cinq ans était destiné à boire dans une coupe dont il avait peine à supporter le poids.

Quelques individus ont existé depuis, pour porter témoignage de ce qui a pu se passer autrefois, et les recueils sont pleins d'exemples d'une voracité à peine croyable, et qui s'étendait à tout, même aux objets les plus incommodes.

Je ferai grâce à mes lecteurs de ces détails quelquefois assez dégoûtants, et je préfère leur conter deux faits particuliers, dont j'ai été témoin, et qui n'exigent pas de leur part une foi bien implicite.

J'allai, il y a environ quarante ans, faire une visite volante au curé de Bregnier, homme de grande taille, et dont l'appétit avait une réputation bailliagère.

Quoiqu'il fût à peine midi, je le trouvai déjà à table. On avait emporté la soupe et le bouilli, et à ces deux plats obligés avait succédé un gigot de mouton à la royale, un assez beau chapon et une sélade copieuse.

Dès qu'il me vit paraître, il demanda pour moi un couvert, que je refusai, et je fis bien; car, seul et sans aide, il se débarrassa très lestement du tout, savoir: du gigot jusqu'à l'ivoire, du chapon jusqu'au os, et de la salade jusqu'au fond du plat.

On apporta bientôt un assez grand fromage blanc, dans lequel il fit une brèche angulaire de quatre-vingt-dix degrés. Il arrosa le tout d'une bouteille de vin et d'une carafe d'eau, après quoi il se reposa.

Ce qui m'en fit plaisir, c'est que, pendant toute cette opération, qui dura à peu près trois quarts d'heure, le vénérable pasteur n'eut point l'air affairé. Les gros morceaux qu'il jeta dans sa bouche profonde ne l'empêchaient ni de parler ni de rire; et il expédia tout ce qu'on avait servi devant lui sans y mettre plus d'appareil que s'il n'avait mangé que trois mauviettes.

C'est ainsi que le général Bisson, qui buvait chaque jour huit bouteilles de vin à son déjeuner, n'avait pas l'air d'y toucher; il avait un plus grand verre que les autres, et le vidait plus souvent; mais on eût dit qu'il n'y faisait pas attention; et tout en humant ainsi seize livres de liquide, il n'avait pas plus empêché de plaisanter et de donner ses ordres que s'il n'eût dû boire qu'un carafon.

(A Continuer.)

SYMBOLISME DES COULEURS.

Il ne nous est pas possible d'énumérer ici toutes les couleurs, le nombre en est infini, on peut en juger par le choix des nuances qui existent pour les laines employées à la manufacture des Gobelins, où on en compte 30,000 parfaitement distinctes les unes des autres.

Les couleurs primitives sont au nombre de sept, en voici le tableau avec leur symbolisme:

VIOLET: *Courtoisie.—Galanterie.*

INDIGO: *Sagesse.—Sentiments élevés.*

BLEU: *Pureté d'âme.—Pieté.*

VERT: *Espérance.*

JAUNE: *Infidélité; autrefois: Gloire.*

ORANGE: *Inconstance.—Amour de la gloire.*

ROUGE: *Amour.—Ardeur.—Pudeur.*

Toutes les autres couleurs n'étant que le résultat du mélange des premières ne constituent que des nuances, voici les principales:

BLANC: *Innocence.—Pureté.—Candeur.—Bonne foi.—Naïveté.—Joie.*

BRUN FONCÉ: *Chagrin profond.*

GRIS: *Mélancolie.—Douleur calme.*

JAUNE ET VERT: *Méchanceté.—Ruse.*

LILAS: *Amour pur.*

NOIR: *Mort.—Deuil.—Tristesse.*

OR: *Luxe.—Richesse.—Toilette somptueuse.*

POURPRE: *Puissance suprême.*

ROSE: *Amour.—Beauté.—Jeunesse.—Tendresse.*

ROUGE ÉCARLATE: *Prudence.*

ROUGE ET VIOLET: *Confusion.—Trouble.*

VIOLET VERT ET JAUNE: *Succès.*

SAISONS

PRINTEMPS: *Vert.*

ÉTÉ: *Rouge.*

AUTOMNE: *Bleu.*

HIVER: *noir,*

NOUVELLES DIVERSES.

Le peuple en Italie est réduit sous ses nouveaux maîtres à l'état le plus misérable. Lors de son passage à Rome, l'Impératrice de Russie n'a reçu que six mille lettres de malheureux lui exposant leur déplorable situation et sollicitant quelques secours.

Cette misère n'existe pas uniquement à Rome mais elle se fait sentir malheureusement partout. Il ne se passe pas de semaine, dit le *Monde*, sans que de nombreux pétitionnaires, appartenant à tous les points de la péninsule, après s'être adressés inutilement au gouvernement ou à la bienfaisance officielle, ne viennent, en désespoir de cause, exposer leur détresse au pauvre et vieux Prisonnier du Vatican, dont la main auguste et charitable est toujours ouverte pour bénir et pour donner. Pie IX est toujours la dernière ressource, la providence du malheureux et de l'abandonné.

Au reste le plus grand désordre moral règne dans tout le pays, et Dieu n'épargne pas ses plus graves avertissements. Les débordements des fleuves ont suivi ceux des mœurs, les grêles désastreuses, les gelées inusitées, des bourrasques terribles ont détruit les meilleurs fruits des campagnes et font présager une année de disette et de toutes sortes. Dans les campagnes de Rome l'épizootie sévit sur les bœufs, les moutons et les porcs.

Les incrédules veulent trouver dans une raison exceptionnelle l'explication de toutes ces calamités et de tous ces bouleversements de la nature ; mais les catholiques, plus sensés et plus éclairés, y voient un châtement de la main de Dieu.

—Le *Nautical Magazine* donne les renseignements suivants sur les ouragans qui ont désolé l'Angleterre à différentes époques :

En 944, un ouragan détruisit à Londres 1,500 maisons : un autre, en 1091, jeta par terre 500

maisons et plusieurs églises. En 1382 et en 1389 de semblables calamités mirent en pièces dans l'intérieur même des ports, un grand nombre de navires. En 1696, un ouragan qui sévit sur la côte orientale de l'Angleterre, causa la perte de plus de 200 navires et de la plupart des équipages. Le 26 novembre 1703 sévit le grand ouragan (*great storm*) qui fit dans Londres plus de 2 millions de dégâts. On évalua à 8000 le nombre de personnes qui périrent pendant cette tourmente. Huit navires de guerre et 1,800 hommes se perdirent en vue de terre. Dans le Kent seulement 1,700 arbres furent arrachés. Le phare de Eddystone s'écroula. Quantité de bestiaux périrent. En 1764, 1800, 1814, 1816, 1821, 1822, 1838 des ouragans épouvantables visitèrent différentes parties de l'Angleterre en causant d'immenses dommages. En janvier 1839 pendant la tempête qui causa la perte du *Royal Charter* 343 navires furent détruits. Le 11 janvier 1817, à Torbay, 61 navires se perdirent. En août 1868, un des plus terribles ouragans qui se soient vus sévit en Angleterre. Enfin, pendant le mois de décembre dernier, de violents ouragans ont jeté une grande consternation dans tout le Royaume-Uni.

—Le 19 juin, un pêcheur à la ligne a pris entre le pont Neuf et le pont du Change, sur la rive de la Seine, une magnifique carpe, remarquable à plus d'un titre. Ce poisson mesure près de 18 pouces de longueur. Les écailles sont couvertes d'un espèce de duvet. Un anneau en argent est attaché à la membrane inférieure de sa mâchoire, et porte une inscription dont on n'a pu lire que la date : 16 4. Le troisième chiffre est effacé.

L'heureux pêcheur se propose de faire don de sa trouvaille au jardin d'acclimatation.

On suppose, non sans raison, que cette carpe provient de quelque bassin de résidence princière.

VARIETES.

LETTRE D'UN JEUNE SOLDAT À SA PRÉTENDUE.

Une jeune fille Villenanne vient de recevoir des nouvelles de son prétendu, qui est. La lettre du jeune marin annonce d'excellents sentiments et des événements d'une certaine importance ; elle est ainsi conçue :

« Malis habet tona mens abi inde mos. Parce valesona mi sunt præsta rauca circumstant in Acheron stat. Gemunt de mens à lasso. Gelidæ que nic aulas ad equo liquorin equi se dedicum umbras vacce. Gene pax anchora per su de fame rus, me gemens pas. « Udi que Enoche amar ades an fons lea causa qua

silice trie. Mens hic offa apri Sakan ea leve semelle avelle causà que.

« Me que festu pendesque gemebat ? Ne me festu jam edes in fide lites ? Aggredi ne ! me qui fer ? Secum sat ! .. Malis habet pensa tona mens Jam jam.

» Adres : Jam jam post res tantan sin petes ebur. »

La jeune personne a été d'abord un peu surprise à la lecture de cette lettre : elle ne croyait pas que son amoureux sut le latin ; mais elle a réfléchi que ce dernier a pu compléter son éducation à bord de nos vaisseaux. Quoiqu'il en soit, la fiancée du matelot a transmis l'épître au maître d'école

qui s'est fait un plaisir de la lui traduire de la manière suivante :

« Mon Elisabeth,

« Ton amant a bien des maux. Parceval et son ami sont prêts à rosser sir Constantin à Crons tadt. Je monte demain à l'assaut. J'ai l'idée que Nicolas a des coliques aux reins et qu'il se dédit comme un bravache. Je n'ai pas encore aperçu de femmes russes, mais je m'en passe.

« On dit que nos camarades enfoncent les Cosaques à Silistrie. Mentschikoff a pris sa canne et a levé le pied avec les cosaques.

« Mais que fais-tu, pendant que je me bats ? Ne me fais-tu jamais des infidélités ? Ah ! gredine ! mais qu'y faire ? C'est comme ça !...

« Mon Elisabeth, pense à ton amant,

JEAN-JEAN.

« Adresse : Jean-Jean, poste restante, à Saint-Pétersbourg. »

PETITES AFFICHES.

A vendre, une maison superbe à cinq étages ; il n'y a que l'entresol de bâti, mais le propriétaire est obligé de s'en défaire pour payer les ouvriers.

Un particulier très-connu, désire trouver une somme de \$20,000, n'importe en quel endroit ; il consentira à la partager avec la personne qui la lui indiquera.

LE COIN DES CURIEUX.

No. 1.

D. Quel est le mot latin qui a le plus d'e, qui a le plus d'i, et celui qui a le plus d's ?

No. 2.

D. Quelle différence y a-t-il entre un musicien et un lièvre ?

No. 3.

D. Dans quelle ville fait-on la meilleure chère en carême ?

No. 4.

D. Comment peut-on faire la soupe avec une frégate ?

No. 5.

D. Qu'est-ce qui fait le plus de tort aux marchands de tabac ?

No. 6.

D. Pourquoi les chats méprisent-ils les apprentis peintres ?

No. 7.

D. Quel est le nez le plus gras ?

No. 8.

D. Pourquoi les négresses n'aiment pas à apprendre la musique ?

No. 9.

D. Pourquoi les buveurs, dans les cafés, ne s'appuient-ils jamais contre les vitres ?

No. 10.

D. Quel est le quadrupède auquel on doit le plus de respect ?

RECTIFICATION.

C'est par erreur que la poésie *A ma Sœur* a paru dans le dernier numéro de *l'Album*. Elle contient des fautes de versification, qui en prohibaient la publication. La même nécessité qui nous a empêché de contrôler ce numéro a occasionné plusieurs autres irrégularités que nous regrettons.

BOITE AUX LETTRES.

Un correspondant de St. G....., nous écrit :

« Je suppose le cas où une Delle et un Monsieur sont invités à un parti, bal ou concert &c.

« Est-il convenable pour un Monsieur d'inviter la Delle à y aller l'o'sq' il prévoit qu'il sera obligé de revenir seul avec la Demoiselle après la soirée, même lorsque la Demoiselle aimerait à y aller ? Que doit-il décider dans une pareille circonstance ?

« Un monsieur doit-il prier une demoiselle de chanter ou jouer le piano lorsqu'il est étranger à la maison, de même si la demoiselle étrangère ? Dans quels bornes doit se tenir le monsieur dans pareil cas ?

D'abord, une demoiselle ne doit jamais être invitée seule par la maîtresse de maison qui donne la soirée. Ce point est de la plus grande rigueur. Il faut inviter le père ou la mère de la jeune fille, ou si elle est orpheline la personne chez qui elle demeure. Cela fait que le garçon qui veut faire une politesse à la jeune fille en s'offrant à la conduire ne peut être dans l'embarras. Le jeune homme doit certainement inviter la demoiselle, quand même il pourrait prévoir que les parents laisseraient la jeune fille sortir seule. Tout le tort est aux parents et ceux-ci ne devraient jamais consentir à pareille chose.

Quand au second point, ni le jeune homme, ni aucun étranger ne doivent prier une demoiselle de chanter ou faire de la musique. Le droit de prier quelqu'un on que qu'une appartient exclusivement à la maîtresse et en son absence à la fille de la maison. Par exception, un intime dans la maison, homme marié et âgé, peut avec la permission de la fille de la maison se permettre une sollicitation ou deux.

Ce que le jeune homme doit faire, si la jeune fille à laquelle il s'intéresse est priée d'aller au piano c'est de se lever, et de lui offrir le bras pour la conduire au piano auprès duquel il restera, s'il y a des pages de musique à tourner.

Une jeune fille bien élevée ne doit jamais se faire prier à plus de deux reprises si elle est capable de s'acquitter du devoir qu'on lui impose.

Les personnes suivantes ont trouvé la solution du 3 Juillet :

Madame J. Morel, St. Pie, Dlle Elise Larivière Institutrice Tingwick, Mad. E. D. C. Montréal, M. L. J. Préjen, du bureau de *La Minerve*. Un abonné de St. Camille, M. B. E. Pelland, agent de *La Minerve*, Berthier en haut. Celui du 10 Juillet n'a été découvert que par M. Préjen.

EN VOICI LA SOLUTION.

3 Mai. { Comme le dit un vieil adage,
Rien n'est si beau que son pays.

10 Mai { Et de le chanter c'est l'usage,
Le mien je chante à nos amis.
(Chanson de Sir George E. Cartier.)

Com mélé—dit—1 vieil A—Dais—go
Rien (néant)—haie—sixbo—Queue—son paie r

Haie de Le—champ—T sale use Ago
Le mi en G—chant à messe—A mi.

EXPLICATIONS



Nos. 1 et 2.—TOILETTES POUR LES EAUX EN FAILLE ET GRENADINE.

1. La jupe est en toile de Vichy, rayée mauve et blanc. La tunique est en foulard noir, orné de franges ainsi que le corsage. Le chapeau, en foulard noir, forme dite *Andréa*, est orné de plumes et de fleurs mauves.

2. La jupe est en faille noire; les plissés, terminés par des nœuds, qui ornent la jupe en long, sont en grenadine canevass bordée de satin. La tunique à plastron, boutonné par-devant, est en grenadine liserée et bordée de satin, et garnie d'une dentelle noire et fine. Les boutons sont en satin. Le chapeau, forme *République 1873* ou *Minerve casquée*, est en faille grenat, bordé de velours noir, pointillé de perles, de jais, et orné derrière d'une plume blanche.

No. 3.—TOILETTE ÉLÉGANTE POUR VISITES.

3. Cette toilette, de la plus haute distinction, est en poul de soie gris argent; le lé de devant, formant tablier, est orné de bandes de velours noir, de 2 pcs de large, tissées dans l'étoffe; les lés de derrière sont à traîne; dans le bas, se trouve un volant de

Chapeau sans bride, forme tyrolienne très haute, avec nœud aigrette, plumes d'autruche, et branches de fleurs retombant derrière. Cheveux légèrement poudrés et ondulés, fraise.

No. 4. — COSTUME D'ÉTÉ EN COUTIL RAYÉ ET POPELINE DE LAINE.

4. La jupe longue de ce costume est en popeline de laine gris écrue, la nuance en vogue. La tunique et la petite jaquette en coutil gris écrû à rayures blanches, sont ornées de guipures blanche et de franges de coton écrû; les manches sont larges et garnies de même. Le petit chapeau posé crânement en arrière est en paille grise, et orné d'un nœud coquet à longs pans de rubans bleu pâle.

Nos. 1 et 2.—TOILETTES POUR LES EAUX EN FAILLE ET GRENADINE.

velours noir haut de $4\frac{1}{2}$ pcs. avec tête ruchée; on laisse une distance de $3\frac{1}{2}$ pcs. et on pose un volant de soie grise de 4 pcs. de haut à peu près, froncé légèrement avec tête; même distance à vide, volant de velours, alternativement avec volant de soie; un volant de velours est au bas du pouf froncé et retenu devant dans le tablier. Gilet Louis XV, en velours noir, à manches et boutonné devant; veste parisienne en poul de soie gris argent, ouverte pour laisser voir le gilet, ornée de petites pochettes. Fraise de velours tenant au gilet, et collerette de crêpe en dedans. De la faille noire peut remplacer le velours, mais ce dernier se porte beaucoup cet été. On peut aussi remplacer le poul de soie par de la gaze de Chambéry.

No. 5.—TOILETTE
DE DINER TOUT
JEUNE FEMME.

En japonaise et en
foulard, et en
différentes.

5. La japonaise
est un tissu léger et
souple, mat, repré-
sentant, à un prix
bien moins élevé,
le crépon des Indes.
Notre modèle est
d'une teinte bleuâ-
tre, excessivement
douce et pâle, mé-
langé de toua d



No. 3.—TOILETTE ELÉGANTE POUR VISITES.

vert arc-en-ciel, le tout composant un ensemble des plus suaves, relevé par des nœuds de faille rose. Le tablier de la jupe est en foulard; le grand volant de 12 pcs. de haut qui le garnit dans le bas, est en japonaise; les ruches qui le surmontent sont de deux étoffes mélangées. Le premier volant ornant les

lés de derrière est en foulard; il a 6½ pcs. de haut; le second est en japonaise; il n'a que 5½ pcs.; le 3me, qui n'en a que 4½, est en foulard, et enfin le 4me, haut de 3 pcs., ainsi que le pouff est en japonaise. Le corsage à basque est en japonais, également garni de petits volants et de biais en foulard;



No. 4.—COSTUME D'ÉTÉ EN COUTIL RAYÉ ET POPELINE DE LAINE.



No. 5.—TOILETTE DE DINER POUR JEUNE FEMME.

les rubans étroits flottant sur le dos, ainsi que ceux plus larges tombant sur le côté de la jupe, sont en taffetas rose.

No. 6. — CAPUCHON PARDESSUS POUR PROMENADE DU SOIR.

6. Ce capuchon, se fait en velveteen rayé ou moucheté nacarit ou bleu sur fond gris; il se borne de velours noir, et se garnit de guipures de laine.

No. 7.—CHAPEAU D'ÉTÉ EN LATANIER AVEC BRIDES NOUÉES DERRIÈRE.

7. Ce chapeau en latanier est doublé de velours vert héron très foncé. Une torsade en gros grain rose très clair est dessous la passe. Une aile et des plumes de héron, font touffe et aigrette sur la calotte, au milieu de rubans roses, et de velours vert.



No. 6.—CAPUCHON-PARDESSUS POUR PROMENADE DU SOIR.

No. 8.—FRAISE MARIE-STUART EN CRÈPE DE CHINE ET TULLE.

8. La fraise représentée par le dessin 8 se compose d'une ruche en crêpe de Chine pensée, doublée de même étoffe lilas clair; le nœud se compose également de deux tons. Une ruche de tulle de soie pris double se pose en dedans, sur un ruban de taffetas blanc. Pour ces ruches on emploie une bande de 28 pcs. de long.

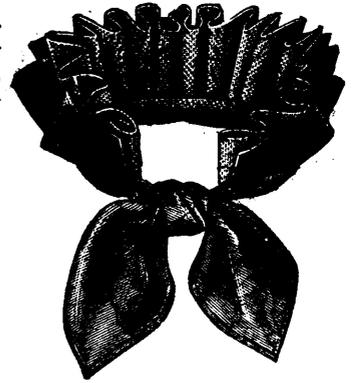
No. 9. — CHAPEAU EN PERCALE BLANCHE.

No. 9. — La passe de ce chapeau, large de 2½ pcs., est recouverte d'organdi blanc plissé et bordée de deux biais superposés en soie bleue de tons différents,



No. 7.

l'un bleu anglais, l'autre bleu paon. Pour la coiffe, on coupe un rond d'organdi, ayant $9\frac{3}{4}$ pes. de diamètre, froncé tout autour; on le fronce également au milieu, en enfonçant un peu, et on pose à cet endroit-là un nœud de taffetas, composé de trois coques bleu foncé, ayant $3\frac{1}{4}$ pes. de largeur, et $4\frac{1}{2}$ pes. de longueur et d'un coulant bleu clair pour les retenir. Un ruban bleu-paon avec un autre bleu-pâle au milieu entoure la forme et ferme par un nœud sans pans. Deux pans d'organdi blanc déchiqueté tombent sur les cheveux retenus par un nœud bleu sans pans. Ces chapeaux, qui se font sur des carcasses en gros tulle montées sur laitons fins, se doublent de grosse mousseline blanche.



No. 8.



No. 9.



No. 10.

**No. 10. — CHAPEAUX
D'ÉTÉ AVEC BRIDES
NOUÉES DERRIÈRE.**

10. Ce chapeau, en paille grise végétale, est doublé de soie rose-thé; des rubans en gros grains de même nuance entourent la calotte en retombant derrière, tandis qu'une énorme touffe, composée d'une aigrette blanche, de plumes d'autruches grises, de pensées, de fleurettes roses, et de feuillage vert, couvre presque entièrement la calotte.

